

la tante Yvonne, douairière égoïste et rapace qui règne sur la maison-née. Elle prend contre la mère (Carmen Lebbos), geignarde mais aimante, le parti d'un père indolent et flambeur (Aouni Kawass) qui dilapide au poker le patrimoine familial, mais qui laisse voluptueusement coiffer sa chevelure argentine.

À l'évidence, Lina est une teigne... éperdument attachante et, devant la vérité criante du personnage, on est persuadé que la réalisatrice, dont c'est le premier long-métrage, y a mis beaucoup d'elle-même. Elle avait cet âge-là à la même époque et habitait le quartier chrétien de Beyrouth, avant son exil en France. Autre accointance révélatrice : c'est finalement sa propre tante, Laudi Arbid, qui a été choisie pour interpréter la redoutable tante Yvonne.

Avec les honneurs de la guerre.

Le film a obtenu le Grand Prix de la dernière Biennale des cinémas

arabes, décerné par l'Institut du monde arabe. Il confirme le renouveau du cinéma libanais.

roman, objet d'un miniscandale à sa parution en 1995. *Lila dit ça* ne portait pas d'autre nom d'auteur que celui de Chimo, personnage principal du livre. C'est l'éditeur, Olivier Orban, qui publiait cette sorte de journal intime et amoureux d'un banlieusard, style génération beur. On était dans l'air du temps, mais la maîtrise de l'écriture et surtout l'audace du propos rendirent l'opération suspecte. Le débat fut retentissant, redoublé par la récidive, lorsque Balland, en 1997, publia *Vivre me tue* d'un incertain Paul Smain, prétendument beur de Barbès, pseudonyme qui cachait en fait un auteur chevronné.

Dans les deux cas, les suites furent décourageantes et le succès, éphémère.

Lila dit ça

Film français de Ziad Doueiri

► Il aura fallu presque six ans à Ziad Doueiri, réalisateur d'origine libanaise travaillant en Europe et aux États-Unis (cadreur, notamment, sur certains grands films de Quentin Tarentino), pour réaliser son second long-métrage. Pourtant *West Beyrouth* (1998, voir *H&M*, n° 1218), western urbain et juvénile dans un Beyrouth morcelé par la guerre civile, avait suscité l'enthousiasme et recueilli force récompenses dans les festi-

vals internationaux, jusqu'à une nomination aux Oscars. Comme quoi les réalisateurs, aussi doués soient-ils, doivent faire montre de patience et même d'acharnement. On connaît la chanson !

Quoi qu'il en soit, on est un peu surpris par le sujet qu'a retenu Ziad Doueiri pour son deuxième film, mais il s'agit, semble-t-il, d'une proposition de la productrice Marina Gifter et non d'une initiative personnelle : l'adaptation d'un

Le matériau est donc aujourd'hui un peu dévalorisé, ce qui a permis au réalisateur d'apporter, sans complexe, sa touche personnelle. Pas seulement en remplaçant le vélo de Lola, véhicule de ses transports (!), par un Solex dont on a modifié le châssis pour donner plus d'aisance aux ébats et plus de champ aux prises de vue, mais en apportant des changements plus fondamentaux : d'une part, la transposition du climat très codifié de la banlieue parisienne et de ses populations immigrées dans l'univers plus coloré et métissé du quartier du Panier à Marseille, où le cinéaste libanais se sentait mieux pour appréhender l'amour au soleil. D'autre part, en modifiant radicalement le dénouement. Lila survit à la brutalité de ses agresseurs. Sur son cahier d'écolier, Chimo peut ne pas avoir écrit une élégie, tout au plus une première expérience amoureuse douloureuse. D'où vient, alors, que le film, comme l'idylle, ne fonctionne pas vraiment ? Les deux comédiens ne sont pas en cause. Mohammed Khouas, dont ce sont les débuts à l'écran, est crédible jusque dans sa fragilité et ses maladresses, quant à Vahinna Giocante, à qui

incombe le redoutable exercice de préférer les mots les plus crus sans se départir d'une douceur angélique, sorte de Lolita ingénue, d'Emmanuelle (presque) chaste, elle arrive à rendre émouvant son personnage fantasque. C'est peut-être en considérant la bonne volonté des principaux interprètes et leur réussite relative que l'on réalise que l'adaptation du livre du prétendu Chimo était une mission impossible. Chimo, l'adolescent maghrébin, surmonte sa pudeur pour relater les fantasmes et les délires de Lila dont il tombe progressivement amoureux. L'écriture permet toutes les audaces. Rien n'en passe à l'écran en dehors de bavardages et de commentaires volontairement choquants. Et l'érotisme et la violence tombent en panne sauf en de rares scènes (celle où les copains désœuvrés et frustrés s'inscrivent dans la terre ordinaire et, bien entendu, celle très médiatisée du "Solex nommé désir"). On reste un peu loin de la chronique annoncée d'un premier amour fou entre une adolescente déboussolée et affabulatrice et un jeune garçon épris d'idéal.

bien dans sa peau dans le pays où il est né. Son père, ancien mineur, vient de mourir et il doit respecter la promesse d'accompagner la dépouille de Salaamines, dans le Pas-de-Calais, jusqu'à la sépulture dans la terre des ancêtres où, avant l'exil, le père avait été berger. Au volant de la fourgonnette de sa petite entreprise, estampillée "Nord'in Auto", il entreprend donc le périple funéraire, car le vieil homme avait exigé de revenir au pays comme il en était parti. Par la route. On franchit vite les étapes à travers la France et l'Espagne, pour aborder de façon plus sensible les terres marocaines. Les premiers contacts, douaniers notamment, sont assez abrupts et Nordine est proche du renoncement. Il n'est jamais revenu au Maroc depuis des vacances adolescentes assez désastreuses (on connaît ces séjours "organisés" au bled qui ne font souvent que creuser les malentendus), et le père préférerait, chaque été, conduire sa petite famille en camping-car à Berck-plage. De plus, son langage est approximatif et lacunaire, fortement marqué par l'accent algérien dominant dans l'immigration maghrébine. Il s'avance donc en pays inconnu, presque étranger, et sa traversée aura besoin de passeurs ou d'émissaires. Le film va alors prendre des allures de road-movie. Un classique du genre avec splendeur et aridité des paysages, rencontres frivoles ou déterminantes, itinéraire préétabli qui se transforme en parcours initiatique et quête identitaire.

Tenja

Film marocain d'Hassan Legzouli

► Le titre serait, selon la légende, le cri de Noé sur son arche. "*Tenja ja !*" ("La terre est là") Et aussi le nom arabe de la ville de Tanger, porte du Maroc et de l'Afrique, terre promise au migrant pour

qu'il repose parmi les siens, après une vie de labeur à l'étranger. Aux descendants de tenir les engagements. C'est ce qui incombe à Nordine (le solide Roschdy Zem), trentenaire